

L'Église en tenue de service : brève histoire de la charité

Publié le 22/05/2020 – LA VIE Yves Combeau, o.p.



PESTE DE 1720 À MARSEILLE et le dévouement de Mgr de Belsunce (Nicolas Monsiau, 1818). Leemage

Soigner les corps, nourrir, laver, panser, consoler, guérir : une mission donnée par le Christ, assumée par l'Église depuis les origines, toujours vécue aujourd'hui. Ce n'est pas une option offerte aux chrétiens ; c'est le cœur de leur expérience de foi. Eclairage par Yves Combeau, historien de formation, spécialiste de l'histoire politique du XVIIIe siècle, et prêtre dominicain.

Notre Église est née de trois lignes. Trois lignes dans le livre des Actes des Apôtres (Ac 4, 33-35). « *C'est avec une grande puissance que les Apôtres rendaient témoignage de la résurrection du Seigneur Jésus, et une grâce abondante reposait sur eux tous. Aucun d'entre eux n'était dans l'indigence, car tous ceux qui étaient propriétaires de domaines ou de maisons les vendaient, et ils apportaient le montant de la vente pour le déposer aux pieds des Apôtres ; puis on le distribuait en fonction des besoins de chacun.* »

Cette rapide description d'une communauté où l'entraide et le soin des plus fragiles – les pauvres, les malades, les vieillards, les veuves sans ressources – est le premier geste, le premier réflexe, n'est pas une fiction. Dès que l'histoire prend le relais de l'Écriture, le constat s'impose qu'en effet la communauté chrétienne est une communauté de soin des corps autant que des âmes.

Les diaconies, ancêtres des paroisses

C'est ainsi qu'avant que n'émergent les paroisses, les Églises locales étaient organisées en « diaconies » – du grec *diakonia*, « service ». Apparues en Orient, en particulier en Égypte, au IV^e siècle, les diaconies sont implantées à Rome et en Italie avant la fin du VII^e siècle. À Rome même, les plus anciennes connues sont Sainte-Marie-in-Cosmedin, Saint-Georges-au-Vélabre et quelques autres. On y accueille les pèlerins et on y distribue la nourriture aux pauvres, la structure civile de l'annone (du latin *annona*, qui désigne notamment le ravitaillement du peuple romain et l'administration chargée de ce ravitaillement) s'étant effondrée avec l'Empire romain. Le responsable est un laïc, le *dispensator* ; les prêtres sont chargés de la pastorale. Les moyens sont fournis par les donateurs.

Tout monastère est doté de son « hospice », au double sens du terme : hôtellerie pour les pèlerins, hôpital pour les malades. Avant de devenir moine, Martin a commencé son parcours de sainteté par un acte de charité, le fameux partage du manteau.

Cette double nature de centre pastoral et de centre de charité se retrouve dans ce qui n'est pas encore la France : les établissements monastiques sont autant des lieux de prière que des lieux de charité, tels ceux que fondent saint Martin et ses disciples. Tout monastère est doté de son « hospice », au double sens du terme : hôtellerie pour les pèlerins, hôpital pour les malades. La figure de saint Martin elle-même est riche de sens. Avant de devenir moine, Martin a commencé son parcours de sainteté par un acte de charité, le fameux partage du manteau.

Pas de fondation chrétienne sans hospice

Saint Benoît fait de l'hospitalité un des éléments de la vie monastique. Tous les grands et petits monastères bénédictins qui couvrent l'Europe chrétienne sont dotés d'un hospice. Et pas seulement d'un logis, mais d'une table commune, de réserves en cas de disette, d'une pharmacie, d'une maladrerie. Si, en France, nous n'avons plus guère de témoins des - pharmacies monastiques, l'Europe de l'Est, l'Autriche, l'Allemagne en conservent des fleurons. Les moines cultivent des jardins pharmaceutiques et élaborent des recettes : baumes antiseptiques et emplâtres, cordiaux, vermifuges, tout ce que la nature et l'expérience conjuguées peuvent faire pour soulager les corps. Mais les monastères sont surtout sollicités dans les temps de crise.

Crise frumentaire : pour nourrir les pauvres, les moines construisent des greniers où l'on conserve le grain des bonnes années en vue des mauvaises. Car en cas de disette ou de famine, c'est par centaines que les affamés font la queue devant les porteries. Et si le grenier se vide, les moines n'hésitent pas à donner leur propre part, comme saint Bernard l'a fait à Clairvaux à plusieurs reprises.

Crise sanitaire : la peste a ravagé l'Empire romain à partir de la fin du II^e siècle, s'est retirée un temps au milieu du Moyen Âge, est revenue en force en 1347. La lèpre a sévi à peu près constamment. La malaria aussi. Contre les épidémies, on n'a pas grand moyen de lutte, mais on peut au moins accueillir les malades, mettre en place leur quarantaine, accompagner leur souffrance. Il faut donc imaginer un monastère non comme un lieu de

silence écarté, mais, au moins à l'extérieur de la clôture, comme un véritable caravansérail de charité.

Il en est de même des évêchés. Pas de résidence épiscopale sans hospice. À Paris – cet exemple suffira –, l'évêché, qui se trouvait au sud de Notre-Dame, le long de la Seine, comprenait, outre le palais de l'évêque et les maisons des chanoines, un immense hôpital, l'Hôtel-Dieu, créé au VII^e siècle, dont l'extension fut telle qu'il finit par franchir la Seine et s'étaler sur la rive gauche. L'Hôtel-Dieu accueillait les malades, les vieillards, les enfants trouvés.

Soigner, c'est prier

L'idée fondamentale que la charité et le soin du corps sont au cœur de l'expérience chrétienne est si bien ancrée que les hospices sont, en eux-mêmes, des églises. L'unité architecturale est la grande salle, pièce de vie aussi bien du château que du couvent, et donc de l'hospice. Les malades ont des lits clos où ils sont parfois plusieurs (on dort rarement seul au Moyen Âge) ; au fond de la salle est dressé un autel. La salle est donc, en vérité, une chapelle. La Passion du Christ et la souffrance du malade sont une seule et même chose.

L'idée que la charité et le soin du corps sont au cœur de l'expérience chrétienne est si bien ancrée que les hospices sont, en eux-mêmes, des églises.

Puis naissent des congrégations dont la vocation même est l'hospitalité. Les Antonins, les moines-soldats que sont les Templiers et les Hospitaliers. Le nom même des Hospitaliers, ancêtres de notre ordre de Malte, est transparent. Ils combattent, certes, mais surtout ils accueillent et soignent les pèlerins. La Grande Peste de 1347 et ses innombrables retours entraînent une multiplication spectaculaire de tels établissements.

Jusqu'alors, dans une Europe relativement prospère, on avait pu imaginer des congrégations qui n'étaient pas hospitalières, comme les Prêcheurs (les Dominicains) et les Franciscains, certes attentifs aux pauvres, mais dénués d'hospices. Le retour des épidémies change le regard. Laïcs modestes et puissants, tous considèrent que l'hospitalité fait partie de leur devoir de chrétiens. C'est alors que toutes les villes voient fleurir des hospices desservis par des religieux et religieuses locaux, eux-mêmes proches du laïcat par leur costume et leur vie. Selon que l'on est fortuné ou pas, on y « fonde » un lit, une salle, l'hospice entier, c'est-à-dire qu'on donne non seulement l'argent requis pour la création, mais aussi le revenu, le plus souvent une rente ou une terre, pour son fonctionnement.

Les plus beaux exemples de ces fondations sont les hospices de Beaune, fondés en 1443 par le chancelier de Bourgogne Nicolas Rolin, l'hospice Comtesse à Lille, fondé au XIII^e siècle mais reconstruit en 1468, l'hospice Notre-Dame de Seclin, dont les bâtiments remontent aux années 1340... Ce sont là de très grands établissements fondés par des puissants du royaume, mais un seigneur aussi rural et aussi peu argenté que celui de Bruzac, dans le nord du Périgord, ne néglige pas d'entretenir une maladrerie de quelques lits au pied de

son château, à l'écart du village car on y accueille des lépreux. C'est chose normale, c'est son devoir de seigneur chrétien.

La Grande Peste de 1347 et ses innombrables retours entraînent une multiplication spectaculaire des congrégations hospitalières.

Par ces fondations, les chrétiens du Moyen Âge savent qu'ils travaillent à leur salut. Il ne fait pas de doute que dans leur esprit, cette générosité rachète leurs péchés. Grand pécheur, grand donateur... Mais il n'y a pas là que mauvaise conscience. D'abord, la générosité hospitalière peut être si large qu'elle outrepassse les moyens financiers de la famille, surtout au XV^e siècle. Ensuite, le sentiment de solidarité est fort ; les bourgeois des villes, les corporations fondent ainsi de nombreux hospices pour ceux d'entre eux que l'épidémie va fatalement toucher.

Le cas d'Avignon est éloquent : place commerciale de premier plan, lieu de trafic incessant à cause de la présence du pape et du pont sur le Rhône, Avignon est particulièrement exposée aux épidémies ; par conséquent, la ville est très riche en hospices de toutes sortes, dont le magnifique hôpital Sainte-Marthe, fondé par le bourgeois Bernard Rascas en 1353. Enfin, la simple émotion, le sentiment de pitié sont réels. Encore une fois, le malade souffrant est visage du Christ.

Embrasser le Christ souffrant

La maladie fait peur. On ne sait pas comment elle se répand. On sait qu'elle défigure, fait mal et tue. Il y a donc, au-delà de la générosité pécuniaire, un niveau supérieur de la charité : aller au malade, le toucher. Les masques, les fumigations et autres protections ne servent pas beaucoup. Qu'on soit religieuse augustine dans un bel hospice princier ou membre, avec cinq ou six autres, d'une petite confrérie qui va ramasser les mourants dans les rues d'une ville close à cause de la maladie, on sait très bien ce qu'on risque. Si l'on veut une image moderne de ce dévouement médiéval, c'est à Mère Teresa qu'il faut recourir.

Toucher le malade est une voie éminente de sainteté. C'est saint François embrassant, malgré sa peur, le lépreux. C'est le roi de France qui, plusieurs fois par an, touche les écrouelles (une maladie liée à la tuberculose) à main nue. Saint Louis avait fondé l'hospice des Quinze-Vingts pour les aveugles, l'hospice des Haudriettes pour les femmes pauvres, les hôtels-Dieu de Pontoise et de Vernon, mais qu'il s'engage lui-même dans le soin des malades l'emmène plus loin : il expose son propre corps. Du reste, il mourra lui-même victime d'une épidémie, achevant dans le regard de ses contemporains son identification au Christ.

Saint Louis mourra lui-même victime d'une épidémie, achevant dans le regard de ses contemporains son identification au Christ.

Le grand siècle de la charité

La seconde grande époque de la charité dans l'histoire de l'Église commence au XVII^e siècle. Elle n'est pas finie. Le XVII^e siècle est une période extrêmement dure. Le climat est mauvais, les épidémies d'autant plus ravageuses que l'état sanitaire de la population est déplorable, les guerres sont plus longues et plus destructrices que par le passé. C'est dans ce contexte qu'a lieu le grand réveil de l'Église consécutif au concile de Trente. On assiste alors non seulement à la reconstruction générale des hospices médiévaux, mais à leur rationalisation : les petits établissements sont fusionnés, de grandes structures spécialisées sont mises en place, tel l'hôpital Saint-Louis à Paris pour les maladies infectieuses. Ces initiatives sont laïques ou religieuses, mais la distinction importe peu puisque dans tous les cas, la présence religieuse auprès des malades est constante. Les Filles de la Charité ne sont qu'une des nombreuses congrégations qui naissent dans tout le royaume soit pour accueillir le malade dans un hôpital, soit pour le soigner chez lui.

De nouveau, la générosité est grande. Un exemple : la Lorraine éprouvée presque constamment jusqu'en 1714 par des guerres cruelles. Alors que des villes entières sont détruites, telle Saint-Nicolas-de-Port, bourgeois et villageois réussissent à créer des hospices, monter des congrégations, assurer les visites aux malades, enseigner (l'alphabétisation est excellente en Lorraine), former des sages-femmes, nourrir. Les nombreuses abbayes lorraines, quand même l'abbatiale serait un tas de ruines, comme Autrey, recueillent les paysans et les logent ; à Haute-Seille, l'abbé fait ériger un village provisoire autour de l'abbaye.

Si, après la grande peste de Marseille en 1720, les épidémies se calment, la charité demeure. Elle s'est étendue à de nouvelles catégories : les vieillards indigents (l'hospice de Bicêtre, celui de la Salpêtrière), les vieux soldats handicapés ou non (l'hospice royal des Invalides et ses antennes dans les provinces), les handicapés mentaux ou « insensés », dont s'occupent particulièrement les religieux de Saint-Jean-de-Dieu (à Senlis, à Charenton). Les scènes de guerre éprouvantes du XVII^e siècle ont laissé place à un souci des blessés et des victimes civiles tel qu'un siège ou une bataille ne s'engagent jamais sans qu'on ait prévu les lignes d'évacuation et les hôpitaux de campagne, le plus souvent des couvents ou monastères qui sont « sanctuarisés » par accord des adversaires en présence. À côté des grandes institutions s'est mis en place un maillage paroissial par les confréries charitables, les sages-femmes, ou cette pratique originale du sud de l'Auvergne, les « menettes », femmes laïques célibataires qui visitent les pauvres et les malades dans les fermes, portent la nourriture et assurent les premiers soins.

L'évangile passe par la charité

Après la grande tourmente de la Révolution, le mouvement né au XVII^e siècle ne s'interrompt point. Certes, tous les hôpitaux ont été laïcisés. Mais le personnel y reste largement religieux, et il en sera ainsi jusqu'aux années 1950. Qui se souvient des augustines de l'Hôtel-Dieu de Paris et des sœurs qui œuvraient dans les prisons et les orphelinats d'État ? Pas toujours tendres, mais présentes, et dévouées. Par ailleurs, de nouvelles fondations hospitalières catholiques et protestantes fleurissent dans tout le pays. De nouveau les Sœurs de la Charité pour les pauvres, les Frères de Saint-Jean-de-Dieu pour

le grand handicap et le handicap mental, et nombre d'autres congrégations qui ouvrent des asiles, des maternités, des maisons de retraite... La sœur infirmière à domicile est une figure familière de la paroisse, le médecin qui, un ou deux jours par semaine, effectue des visites gratuites, aussi.

Cependant, une nouveauté apparaît, ou plutôt réapparaît : la charité est missionnaire. Ce n'est pas la mission qui est charitable, mais bien le contraire ; c'est la charité qui en elle-même, par sa force propre, est une annonce de l'Évangile. De sorte que les congrégations françaises envoient religieux et religieuses partout dans le monde soigner, nourrir, enseigner, des Pères blancs qui ouvrent des dispensaires dans les oasis du Sud algérien aux sœurs missionnaires qui s'embarquent pour aller affronter le choléra en Chine. Ce n'est pas une mince entreprise. Beaucoup sont victimes des maladies qu'ils soignent, tel saint Damien de Veuster, picussien, parti soigner les lépreux sur l'île-lazaret de Molokai, dans l'archipel d'Hawaï, mort lui-même de la lèpre en 1889.

Accueillir, visiter, consoler : beaucoup de chrétiens le font chaque jour, en discrets disciples du Christ. Ainsi est effectué le retour aux origines, à la diaconie, à la communauté primitive, à la parole de Jésus.

Si ces milliers d'hommes et de femmes prennent ce risque, c'est qu'ils sont convaincus que la première présence de l'Église dans un pays doit être une présence soignante. C'est l'amour qui convertit. Il n'en va pas autrement aujourd'hui, même si la médecine est devenue affaire professionnelle. Accueillir, visiter, consoler, beaucoup de chrétiens le font chaque jour, en discrets disciples du Christ. Ainsi est effectué le retour aux origines, à la diaconie, à la communauté primitive, à la parole de Jésus : « *Dites : "le Royaume des cieux est proche." Guérissez les malades, soignez les lépreux...* » (Matthieu 10). Les deux sont indissociables. Les mains qui soignent sont l'Évangile en acte.

Monseigneur de Belsunce, celui qui est resté dans la ville pestiférée

En mai 1720, le Grand-Saint-Antoine, un navire revenant du Levant, arrive à Marseille. Hélas, il ne transporte pas que de la soie et du coton : il apporte la peste. Bien que plusieurs marins soient déjà malades, les édiles marseillais, imprudemment, négligent la quarantaine. En quelques jours, l'épidémie dévore la ville. En juillet, on doit admettre que c'est bien la peste, oubliée depuis longtemps. Elle sera catastrophique. Près de la moitié des Marseillais, un quart des Provençaux vont périr. Il faudra envoyer l'armée pour circonscrire les foyers d'infection, construire des murs dans la ville, puis dans toute la Provence, jusqu'aux Alpes. Dans ce drame effrayant – 300 morts par jour au plus fort de l'épidémie –, une figure admirable se fait connaître : l'évêque François-Xavier de Belsunce (1671-1755). Né protestant, converti au catholicisme peu avant la révocation de l'édit de Nantes, ce Périgourdin a été nommé à Marseille en 1709. L'homme est peu accommodant, mais résolu. Non seulement il refuse de quitter la ville pestiférée, mais il passe toute l'épidémie dans les quartiers du port à visiter les malades, à enterrer les morts et à soutenir la population. Deux ans dans une ville martyre, sans fléchir. Nommé à Laon en 1723, il préfère rester à Marseille et, à sa mort, il légua tous ses biens à l'hospice de la Miséricorde. Sans doute Mgr de Belsunce n'a-t-il pas soigné lui-même les Marseillais. Mais ceux-ci lui

resteront reconnaissants d'être simplement resté auprès d'eux, comme un père, au risque de sa vie.

Saint Vincent de Paul, aimer pour aider

Saint Vincent de Paul (1581-1660), après une jeunesse picaresque, est devenu un prêtre estimé. Il est curé de Clichy, un village alors prospère près de Paris. Mais une parente de l'évêque de Paris, Mme de Gondi, lui fait découvrir la misère des villages picards qu'elle possède. Nous sommes en 1617. Misère spirituelle, misère physique, Vincent de Paul est ébranlé. Dès lors, il déploie une activité croissante à la fois comme missionnaire des campagnes et au service de la charité. Il se fait nommer aumônier général des galères en 1619, et plonge littéralement au milieu des galériens, tous des condamnés, donc à la fois criminels et parias. Avec Louise de Marillac, il crée en 1633 la compagnie des Filles de la Charité (sœurs de Saint-Vincent-de-Paul), religieuses non cloîtrées dédiées au secours et à l'enseignement des pauvres et au soin des malades. En 1635, il fait envoyer des secours dans la Lorraine ravagée par les Suédois, première œuvre hospitalière en temps de guerre. En 1638, il fonde les Enfants-Trouvés pour les enfants de la rue. En 1657, il fonde l'hospice de la Salpêtrière pour les vieillards... La liste pourrait être continuée longtemps. Dans cette activité inlassable, Vincent de Paul donne de sa personne. Fils de paysan, il ne craint pas le contact, recherche toujours le dialogue fraternel. Il tient le malade, le galérien, non pas pour des problèmes à traiter, mais pour des personnes humaines dignes d'intérêt et d'amour. C'est cette attitude qu'il enseigne aux milieux aisés où il prêche : oublier le rang social (si important à l'époque), écarter la peur, descendre au plus pauvre et reconnaître en lui un frère. Ce changement de regard seul peut conduire à la charité véritable, qui n'est pas soigner une maladie, mais soigner un malade, un homme, une femme. Là est toute la différence.

Catherine Jarrige, le sourire intrépide

Catherine Jarrige naît en 1754 dans une famille de tout petits agriculteurs des environs de Mauriac, dans le Cantal. Domestique puis dentellière avec sa sœur Antoinette, cette jeune femme joyeuse, qui aime les fêtes et la danse, se met néanmoins au service des pauvres et des malades et entre dans le tiers ordre dominicain. Dès lors, cette laïque vêtue en paysanne vit la vie des « menettes » : quêter pour les pauvres, visiter les familles, porter nourriture et remèdes, accompagner les mourants et assurer les funérailles. Quand éclatent la Révolution et la persécution du clergé, celle qu'on surnomme Catinon Menette poursuit son activité sans fléchir, affrontant plusieurs arrestations, visitant des dizaines de prêtres cachés dans les fermes et les forêts, pénétrant dans les prisons, quêtant toujours, au grand scandale des représentants du pouvoir. Astucieuse, Catinon Menette ne craint pas de passer pour un peu simplette quand elle croise un gendarme : son humilité et son humour ne sont que le visage de son intrépidité, femme seule qui traverse la montagne la nuit pour porter un panier de remèdes. Suivie par d'autres femmes animées du même courage, telle Françoise Maury, à Salers, Catherine Jarrige poursuit son œuvre bien après la Révolution. Cette petite paysanne résolue ne se reconnaît aucun mérite, seulement le bonheur de se dévouer et de rendre leur dignité à ceux que la souffrance a dégradés dans leur regard et celui des autres. Morte en 1836, elle sera béatifiée en 1996.

Yves Combeau, o.p.

Sur le même sujet

[L'humour providentiel d'un homme d'Église](#)